



## Pierre L'Arétin ou le plaisir du "particular suo"

Marie Viallon

### ► To cite this version:

| Marie Viallon. Pierre L'Arétin ou le plaisir du "particular suo". 2010. halshs-00550972

**HAL Id: halshs-00550972**

**<https://shs.hal.science/halshs-00550972>**

Preprint submitted on 8 Feb 2011

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

**Pierre L'Arétin**  
**ou**  
**le plaisir du *particular suo***

Marie Viallon

Université Lyon3  
UMR CNRS 5037

Dans le cadre d'un séminaire consacré au plaisir à l'âge classique, il semble qu'une place doive nécessairement être réservée à Pierre L'Arétin (1492-1556) qui a dépensé sa vie et consacré son œuvre à l'hédonisme. Il s'agit de cette philosophie qui recherche le plaisir et qui, à la différence de l'épicurisme, ne se contente pas de l'évitement anesthésiant de la douleur dans l'ataraxie mais veut la satisfaction physique de ses besoins vitaux dans le culte de l'amitié des hommes et des femmes, dans les plaisirs de la table, dans la sexualité libre et dans la bonne conversation.

Pour beaucoup, L'Arétin n'est qu'un auteur à ranger aux enfers des meilleures bibliothèques, à ne pas lire ... et encore moins à étudier. Il est certain qu'il ne défend ni attaque aucune position politique, qu'il n'affiche ni prohibe aucune doctrine religieuse, qu'il n'exprime ni condamne aucune idée économique, qu'il ne soutient ni proscriit aucune théorie scientifique. En fait, il est un *virtuoso* c'est-à-dire qu'il se veut le promoteur d'un idéal viril à la fois vertueux —jamais il n'en appelle à l'excès ou à la débauche— et virtuose car il appartient à cette minorité d'hommes de la Renaissance italienne qui s'estiment venus au monde pour le dominer à la plus grande satisfaction de tous leurs plaisirs et pour le contentement du *particular suo*.

Certes, il ne fera pas école et son œuvre ne connaîtra pas la gloire durable de la postérité — encore que l'oubli l'a épargné— mais il ne semble pas que l'homme ait cherché à laisser une empreinte auprès des générations futures.

QuickTime™ et un  
décompresseur TIFF (non compressé)  
sont requis pour visionner cette image.

Pierre L'Arétin, gravé par Marcantonio Raimondi  
d'après un portrait de Sebastiano del Piombo

#### Plaisir de vivre

Pierre l'Arétin est né à Arezzo, dans la *contrada* de San Piero Piccolo, dans la nuit du 19 au 20 avril 1492, de parents d'origine très modeste mais honnête, n'en déplaise à la légende noire qui en faisait le fils illégitime d'une prostituée. Son père est un cordonnier presque inconnu puisque son prénom est incertain (peut-être Andrea, plus certainement Luca) et son patronyme serait Del Tura (1466-1551). Il aurait abandonné femme et enfants (après Pietro, deux filles sont nées dont Francesca († 1542), épouse de Orazio Vannotti) pour aller chercher fortune dans une de ces milices armées, nées des guerres d'Italie —d'où le grand silence rancunier de L'Arétin sur la figure paternelle<sup>1</sup>— plus tard, il serait rentré à Arezzo pour y mourir à plus de 85 ans. La mère de L'Arétin, Margherita Bonci dite Tita, appartient à une famille moins obscure puisque deux de ses frères, Nicolò lecteur de droit et

---

<sup>1</sup> L'unique allusion à son père se trouve dans une lettre à un ami d'Arezzo, Gasparo Spadari, à qui il annonce ce décès en même temps que la mort de celui qu'il considère comme son frère, Francesco Bacci : « Dico che il dolore sentito per la morte del padre mio mi s'andava acquetando ne l'animo avegna che gli ottanta anni e cinque che ci è visso non ha voluto mostrarsi ingrato a la natura quando ecco che mi si dà nuova il morirsi di quel Francesco collegato meco nel core con la dolcezza di catena si tenera cha vanzava la canape con che ci allacciano gli inestrigabili nodi de la carne e del sangue ».

Pietro Aretino, *Lettere*, a cura di Paolo Procaccioli, Vol. II, lib. VI, lettera 635, p. 992.

Par ailleurs, nous sommes informés de cette paternité refusée par un certain Medoro Nucci, habitant d'Arezzo et agent au service du duc Cosme de Médicis, qui la lui reprochera lors d'un procès en 1555.

Fabiano chanoine, veilleront sur l'éducation de leur neveu. Elle était d'une très grande beauté — comme se plaît à le rappeler son fils dans une lettre à Vasari de 1548— puisqu'elle a posé comme modèle pour une *Annonciation*, peinte au-dessus de la porte Saint-Pierre d'Arezzo par Matteo Lappoli († 1504) :

... je vous prie de laisser tomber tout autre chose pour aller prendre un croquis de l'Annonciation avec l'ange, placée au-dessus de la porte Saint-Pierre, et de me l'envoyer par l'intermédiaire du courrier Lorenzetto à Florence, parce que —grâce à votre très rare talent— ce portrait de ma mère comportera en soi un souffle vital si puissant qu'il me semblera, en la regardant peinte, la voir vivante ...<sup>2</sup>

Cette mère a eu une relation durable (avant ou après le départ de son mari ?) avec un gentilhomme de la ville, Luigi Bacci ; d'aucuns ont affirmé que L'Arétin aurait été son fils illégitime, ce qui lui aurait valu de recevoir une éducation soignée avec ses fils, Francesco et Gualterio, qui lui conserveront toujours une fidèle amitié. Par ailleurs, sa fille légitime, Nicolosa, a été l'épouse de Giorgio Vasari.

On ne sait rien de l'enfance de L'Arétin ; toutefois, vers 1506, il est à Perugia, protégé de l'humaniste Francesco Bontempi qui l'introduit dans les milieux lettrés de la ville. Plus tard, L'Arétin se construira une « mauvaise réputation » légendaire et prétendra avoir du quitter Arezzo car il aurait, vers l'âge de dix ans, rédigé un sonnet contre les Indulgences ! Certains chercheurs avancent l'hypothèse que L'Arétin aurait été placé très jeune comme apprenti-peintre, selon l'usage du temps c'est-à-dire vers l'âge de 13-14 ans. A Perugia, il se lie avec Antonio Mezzabarba qui est son maître en poésie, Alberto et Mario Podiani, Tito Ramazzani, G. B. Caporalli, Giulio Oradini et Agnolo Firenzuola (1493-1543), tous poètes de nobles origines.

En 1512, L'Arétin publie son premier recueil de poésies : *Opera Nova del Fecundissimo Giovene Pietro Pictore Aretino, zoe Strambotti Sonetti Capitoli Epistole Barzellette et una Desperata* (Venezia, Nicolò Zoppino)<sup>3</sup>. Dès sa *salutatio*, il révèle son sens naturel de l'autodérision caustique et de l'ironie, car il invite son lecteur à ne pas jeter son ouvrage mais à le revendre aux poissonniers pour y emballer leur marchandise :

... au moins lis-le et, s'il ne te plaît pas et si tu ne veux pas qu'il encombre ta maison, vends-le à un libraire pour couvrir un autre livre ou aux poissonniers pour envelopper les petits poissons marins ; cela ne t'apportera aucun dommage et ce sera un bien pour moi<sup>4</sup>.

<sup>2</sup> Pietro Aretino, *Lettere*, Vol. II, lib. V, lettera 549, p. 877 : « che vi piaccia porre ogni altra cura da canto, e di suso la porta di S. Piero, dove in sembianza de la Vergine anunziata da l'angelo stassi, torne lo esempio e mandarmelo per via del corrier Lorenzetto in Firenze, imperoché cotale de la me genitrice imagine terrà in se un sì vivace effetto di spirto, che quasi parrammi, nel vederla dipinta, goderne qual ne godevo vedendola viva ». Giorgio Vasari évoque ce fait dans ses *Vite* (III, p. 314) : « sopra la porta di fuori, fece una Nunziata in mezzo a S. Piero e S. Paulo, ritraendo nel volto della Madonna la madre di M. Pietro Aretino, famosissimo poeta ». Dans son *Terremoto* de 1556, Doni porte témoignage que L'Arétin possédait bien dans son cabinet de travail le tableau réalisé par Vasari représentant une Annonciation dont il disait que c'était sa mère : « questa è mia madre ».

<sup>3</sup> Dans le *congedo* de ce recueil, il s'auto-définit comme « uno adolescente aretino, Pietro, studioso in questa facultà e in pittura », p. 54.

<sup>4</sup> Idem, p. 39 : « ... legeli al meno e, fastidito, si non vole te innopicheno la casa, vendeli a li librari per far coverti de li altri o a li salsamentarii per involuparci li pesciculi marini e né fia tuo troppo danno, e a me non seria tedioso ».

Quant aux poèmes, ce sont des compositions d'un pétrarchisme banal et pré-bembien, dignes d'un bon élève ambitieux et travailleur qui sait —déjà— saisir le vent de la mode.

Dans une lettre à Claudio Tolomei (1492-1556), il évoque un séjour à Sienne<sup>5</sup> où il est introduit (peut-être par l'entremise d'un de ses oncles maternelles) auprès du richissime banquier et mécène, Agostino Chigi, qui va lui ouvrir les portes de la cour pontificale de Léon X Médicis, à Rome où il arrive en 1517. Il a alors 25 ans et il jouit déjà d'une belle réputation comme en attestent diverses citations et évocations par ses contemporains : un parent de Chigi le cite comme un familier du financier :

inter quos familiares habuit Augustinus fuere Petrus Arretinus... eruditus homo... vir acerrimi iudicii... ;

Nicolò Campani (1478-1523) évoque avec enthousiasme une œuvre de L'Arétin intitulée *Il regno de la Morte* qui ne nous est pas parvenue ; et une *Farse* de 1520 fait allusion à son prestige désinvolte à la cour de Rome. En effet, L'Arétin est alors un des personnages incontournables de l'entourage courtisan de Léon X, autant craint qu'admiré, autant aimé que détesté. Ami des artistes (Sebastiano del Piombo, Giovanni da Udine, Raffaello qu'il aurait connu à Perugia, Iacopo Sansovino), confident des diplomates, intime de tout ce que la cour compte d'hommes de lettres, L'Arétin est un infatigable organisateur de plaisirs mondains et de spectacles, un marchand d'œuvres d'art et d'antiquités, un auteur de vers légers d'occasions. En fait, il est doté d'une extraordinaire capacité d'adaptation, donc, il sait s'intégrer rapidement dans tous les milieux qui gravitent autour de la cour mais, dans le même temps, il a l'intelligence égoïste de se préserver. Ce talent immédiat n'est toutefois jamais accompagné d'un sens critique profond.

A la mort de Léon X, le 24 novembre 1521, L'Arétin ne se laisse pas abattre et décide de s'engager dans la compétition au trône de Saint-Pierre : il fait campagne en faveur du cardinal Jules de Médicis en produisant des *pasquinades* contre tous ses rivaux.

Ces *pasquinades* sont des libelles en italien, en latin ou en dialecte romain, anonymes, placés sur un trognon de statue antique en marbre fixée sur la façade du palais Braschi, surnommé Pasquino, qui est censé exprimer la voix du peuple de Rome contre les excès des Grands et contre les abus du pouvoir pontifical. Quelques exemples historiques de ces épigrammes en vers, comme cette allusion à l'affaire des indulgences :

Gli ultimi istanti per Leon venuti,  
egli non potè avere i sacramenti :  
Perdio, li avea venduti.

Les derniers instants de Léon étant venus,  
il ne put recevoir les sacrements :  
Parbleu, il les avait vendus.

ou cette autre allusion au pillage des bronzes du Panthéon par le pape Urbain VIII Barberini (1623-1644) fondus pour fabriquer les colonnes du baldaquin de Saint-Pierre alors que tous les barbares de l'Antiquité avaient évité cet outrage.

Quod non fecerunt barbari, fecerunt Barberini  
Ce que les Barbares n'ont pas fait, les Barberini l'ont fait ;

---

<sup>5</sup> Pietro Aretino, *Lettere*, a cura di Paolo Procaccioli, Vol. I, lib. II, lettera 166, p. 451.

Enfin, un exemple international, tout aussi romain mais bien plus tardif, de ces lazzi immortels où Pasquino répond à une autre statue parlante romaine, Marforio du Capitole, en faisant référence à l'usage de Bonaparte de réaliser des « saisies révolutionnaires » dans toutes les villes italiennes conquises, lors des campagnes de 1796-97 :

Marforio : E' vero che i Francesi sono tutti ladri ?  
Pasquino : Tutti no, ma Bona-parte !

Pendant le conclave de 1521, L'Arétin a su se faire le porte-parole du peuple romain, voire italien, et même catholique, qui ne voit dans ce conclave qu'une vaine tragédie où les intérêts de l'Eglise et de la religion sont bafoués. Finalement, ce conclave aboutit à l'élection du flamand Adrien VI Florenszoon : formé par la *devotio moderna*, le nouveau pontife n'est certainement pas enclin à accepter la présence et l'action de L'Arétin qui comprend qu'il doit prendre ses distances avec la capitale tout en poursuivant son travail de sape du pouvoir pontifical. En juillet 1522, il part pour Bologne, Arezzo et enfin Florence où il est protégé par le cardinal Médicis. En février 1523, il est invité par le marquis de Mantoue, Federico Gonzaga, et il revendique auprès de son protecteur florentin la liberté de partir. C'est là une des forces et un des talents de L'Arétin que d'avoir retourné à son profit la situation du courtisan, exaltée par Castiglione : tout en étant protégé et honoré par les Grands, il sait conserver sa liberté au bénéfice de ses seuls intérêts personnels et, de cette revendication, il tire la réputation populaire —de nos jours, on dirait populiste— d'être un *fléau des princes* auxquels il rappelle leurs devoirs envers les Humbles, envers le peuple.

Il n'est secret pour personne que L'Arétin continue d'envoyer des *pasquinades* contre le pape qui réclame sa tête au cardinal Médicis : cela vaut brevet d'indépendance. Toutefois, le pouvoir des papes n'étant pas un vain mot, le cardinal lui conseille d'aller chercher refuge à Reggio, dans le camp militaire de Jean de Médicis, un des plus puissants *condottieri* du moment.

A la mort d'Adrien VI, en septembre 1523, L'Arétin rentre à Rome et reprend son entreprise de lobbying en faveur du cardinal de Médicis qui est élu en novembre sous le nom de Clément VII. C'est le triomphe pour L'Arétin qui retrouve toute sa place à la cour mais, comme le dit Pasquino :

Pietro Aretino che sta tanto in favore  
Come la rana fu preso al boccone<sup>6</sup>.

---

<sup>6</sup> L'allusion à la fable d'Esopé peut se traduire en français par la reprise de la fable de La Fontaine : « Pierre L'Arétin est tellement en faveur, qu'il a voulu se faire plus gros que le bœuf ».

QuickTime™ et un  
décompresseur TIFF (non compressé)  
sont requis pour visionner cette image.

En effet, le nouveau pontife a bien vite compris que la situation de schisme avec les Réformés exige des réponses de la papauté et il introduit à Rome un nouveau dataire qui doit remettre de l'ordre dans les attributions des bénéfices : Giovanni Matteo Giberti (1495-1543), évêque de Vérone. Cet homme à la morale pointilleuse, chef du parti pro-français et véritable patron de la politique étrangère pontificale, n'est pas disposé à supporter les provocations et les insolences de L'Arétin. C'est alors qu'éclate l'affaire des sonnets luxurieux du printemps 1524.

Mécontent du fait que le pape tarde à le payer, le peintre Giulio Romano trace seize dessins érotiques sur les murs de la Salle de Constantin dont il finit la décoration, depuis la mort de Raphaël. Il n'en est pas à sa première œuvre érotique, ni à sa dernière comme le montrent les fresques sans équivoques du palazzo Te de Mantoue. Poursuivant un but strictement commercial, il fait appel au meilleur graveur de Rome, Marcantonio Raimondi, qui va copier ce Kamasutra de seize positions ou *Modi*. Tout Rome cherche à acquérir ces gravures, d'autant plus que ces représentations sont parlantes puisque figurent des hommes en vue, en compagnie de courtisanes célèbres ; ainsi, le sonnet XII présente Ercole Rangone avec Angela Greco. Giberti exige l'incarcération du graveur scandaleux mais L'Arétin obtient du pape son élargissement, à la grande fureur du dataire. Pour faire bonne mesure, L'Arétin publie des sonnets luxurieux en guise de commentaires aux gravures de Raimondi : non seulement il tourne en dérision le sonnet amoureux avec un vocabulaire réaliste et obscène mais il présente l'originalité d'introduire la parité de la femme avec l'homme dans l'expression du désir et du plaisir sexuel pour soi comme pour le partenaire. Voici un exemple d'un *Sonnet luxurieux* traduit en français par Apollinaire :

#### Sonetto V

Perch'io prov'or un sì solenne cazzo,  
che mi rovescia l'orlo della potta,  
io vorrei esser tutta quanta potta,  
ma vorrei che tu fossi tutto cazzo.  
Perch'io fossi potta, e tu cazzo,  
isfamera per un tratto la potta,  
e tu haveresti anche della potta  
tutto il piacer che può haver un cazzo.  
Ma non potendo esser tutta potta,  
né tu diventar tutto di cazzo,  
piglia il buon voler da questa potta.  
- E voi, pigliate del mio poco cazzo  
la buona volontà : in giù la potta  
ficcate, e io in sù ficcherò il cazzo ;  
e dipoi su il mio cazzo  
lasciatevi andar tutta con la potta  
e sarò cazzo e voi sarete potta.

#### Sonnet V

Puisque j'essaie maintenant un si solennel V...  
Qui me retourne l'ourlet du C...,  
Je voudrais me transformer tout en C...,  
Mais je voudrais que tu fusses tout V...  
Parce que si j'étais C... et toi V...,  
Je rassasserais d'un seul coup mon C...  
Et tu aurais aussi du C...  
Tout le plaisir que peut avoir un V...  
Mais ne pouvant être C...  
Ni toi devenir en tout V...  
Prend le bon vouloir de ce C...  
- Et vous, prenez du peu que j'ai de V...  
La bonne volonté et affermissez en bas votre C...  
Tandis que moi au-dessus, je ficherais mon V..  
Et ensuite sur mon V...  
Laissez-vous aller toute avec le C...,  
Et je serai V... et vous, vous serez C... .

Ce forfait accompli, il est grand temps pour lui de quitter Rome et de trouver refuge et protection, près de Fano, dans le camp de Jean de Médicis où, d'ailleurs, il rencontre le roi de France, François 1<sup>er</sup>, en visite. Il met à profit cette période de résidence forcée pour rédiger la première version de sa comédie, *La cortigiana* qu'il faut comprendre en français comme « la femme de cour » et non comme « la courtisane » puisqu'il s'agit d'une parodie du *Courtisan* de Baldassare Castiglione. Dans cette première rédaction, L'Arétin croise deux intrigues : celle de messer Maco, un siennois provincial, ignorant et vaniteux venu à Rome pour devenir courtisan et celle de messer Parabolano, un riche courtisan aveuglé par l'amour ; tous les deux seront victimes de la vie de cour à Rome où règnent *la villania e l'invidia*, la vilenie et la jalousie.

Au début de l'année 1525, L'Arétin fait un retour à Rome et il reprend ses *pasquinate* avec le dataire comme cible principale ; mais le 28 juillet, il est victime d'un attentat perpétré par un certain Achille Della Volta évidemment manipulé par le dataire. A peine remis de ses blessures, le 13 octobre, L'Arétin quitte Rome pour Mantoue, puis pour le camp de Jean de Médicis où il reste jusqu'à la mort de ce dernier, à la fin du mois de novembre 1526. Il revient à Mantoue jusqu'en mars 1527.

Pendant ce séjour mantouan, L'Arétin se consacre à une nouvelle œuvre : *Judicio o ver Pronostico de Mastro Pasquino, quinto evangelista, de l'anno 1527* dont on ne conserve qu'un fragment éloquent<sup>7</sup>. En appliquant à la prose tous les procédés mis au point dans les *pasquinades* et dans les *Sonnets luxurieux*, L'Arétin reprend et parodie le genre de la « pronostication » astrologique assez commune au XVI<sup>e</sup> siècle (on connaîtra les *Pantagruelines pronostications* de Rabelais, publiées à Lyon, en 1533) et, en s'autoproclamant cinquième évangeliste, il fait un tableau tragique de la cité romaine qu'il « voit » courir à sa perte physique et morale. Le sac de Rome, quelques mois plus tard, donne à son texte une force de vérité toute particulière. Au-delà de la provocation, certains voient en lui un véritable défenseur de la vérité à outrance.

A la même époque, il écrit un long poème -jamais terminé- en honneur de la famille Gonzague, *Marfisa*<sup>8</sup> et il commence une nouvelle comédie, *Il marescalco* ou *Le maréchal*. Il y raconte les mésaventures de l'écuyer du duc de Mantoue qui n'aime pas les femmes et que son maître tient à marier ; après une succession de scènes drôlatiques et dérisoires, la cérémonie a lieu et, finalement, l'écuyer découvre, sous les voiles de la mariée, le visage d'un jeune page. Tout se termine dans une

<sup>7</sup> Cité par Paul Larivaille, *Pietro Aretino*, Roma, Salerno, 1997, p. 127 :

Sett'anni traditor ho via gettati,  
con Leon quattro et tre con ser Clemente,  
et son fatto nemico de la gente  
più per li lor che per li miei peccati ;  
et non ho pur d'intrata duo ducati  
et son da men che non è Gian Manente,  
onde nel culo, se ponete mente,  
ho tutte le speranze de'papati.

Se le ferite vacasser ne havrei,  
per diffender l'honor di mie patroni,  
motu proprio ogni dí ben cinque o sei ;  
ma benefici, offici et pensioni  
hanno bastardi et furfanti plebei,  
che i papi mangeriano in duo bocconi ;  
e i suoi servitor buoni  
moion da fame come che facc'io,  
cosa da rinegar Domenedio.

<sup>8</sup> Pietro Aretino, *Tre primi canti di Marfisa*, Vinegia, N. d'Aristotile detto Zoppino, 1535, 8<sup>o</sup>.



vaste scène de carnaval et sur une tirade mysogyne. L'Arétin défend dans cette comédie l'idée que chacun doit être libre de ses choix et de sa vie, loin des déterminismes sociaux et politiques.

Pendant tout son séjour, L'Arétin fait de son mieux pour divertir la cour de Mantoue et parfois malgré lui ! En février 1527, il tombe amoureux de la belle Isabella Sforza et il proclame haut et fort qu'elle lui a fait aimer les femmes, sauf que ... au même moment, il défraie la chronique par ses amours avec un jeune garçon. Peut-être fatigué de ces frasques, peut-être contraint par le pape dont il est le vassal, le marquis de Mantoue finit par promettre de livrer L'Arétin à la justice pontificale ; mais, quelques jours auparavant, L'Arétin a discrètement quitté Mantoue pour Venise, en laissant tout derrière lui, surtout ses chevaux dont il est si fier et dont, prétend-il *a posteriori*, il n'en aura plus besoin dans les canaux de Venise.

## Venise, cité des plaisirs

### Les plaisirs publics

En mai 1527, L'Arétin arrive à Venise où il s'acquiert la confiance et la protection des plus grands personnages politiques de l'époque : le doge Andrea Gritti<sup>9</sup>, le duc d'Urbin, le duc de Florence, le marquis del Vasto, vice-roi de Naples, et même les souverains rivaux Charles-Quint et François 1<sup>er</sup>, qui lui offrent leur amitié, entretenue par de gros cadeaux et de généreuses pensions. L'Arétin se voit comme le censeur des Grands et le messenger et défenseur de la vérité ; c'est ainsi qu'il se présente dans un bref poème d'accompagnement qu'il joint à son portrait, réalisé par Titien et offert au marquis de Mantoue :

Prends ce laurier, toi qui es César et Homère,  
car je ne suis ni empereur, ni poète  
et le destin qui m'a été donné  
n'est pas de feindre mais de dire la vérité.  
Je suis L'Arétin, censeur du monde hautain  
et messenger et prophète de la vérité<sup>10</sup>.

Il s'affiche comme un aiguillon, un révélateur acharné des vertus et des vices, *acerrimus virtutum ac vitiorum demonstrator*<sup>11</sup>. Dans une lettre au connétable de Bourbon du 8 juin 1537, il se déclare capitaine d'une milice qui distribue à coups de plume les louanges et les critiques aux princes selon qu'ils méritent d'être adorés ou détestés<sup>12</sup>. En fait, il poursuit à Venise ce qu'il faisait déjà à Rome

---

<sup>9</sup> Voir la lettre dithyrambique de L'Arétin qui remercie le doge Gritti de lui avoir accordé l'asile à Venise, in Pietro Aretino, *Lettere*, Vol. I, lib. I, lettera 11, p. 129-130.

<sup>10</sup> Cité par Giuliano Innamorati, *Tradizione e invenzione in Pietro Aretino*, Messina, D'Anna, 1957, p. 96 : « Togli il lauro per te Cesare e Omero / Ch'imperator non son' non son poeta / E lo stil diemmi in sorte il mio pianeta / Per finger no, ma per predire il vero. / Son l'Aretin, censor del mondo altero / E de la verità nunzio e profeta ».

<sup>11</sup> Auto-citation extraite du *Marescalco*, acte V, scène 3.

<sup>12</sup> Cité par Paul Larivaille, « Pietro Aretino tra infrazione e censura », in *Pietro Aretino. Nel cinquecentenario della nascita*, tome I, Roma, Salerno editrice, 1995, p. 13 : « Ancor io son capitano e la milizia mia ruba le paghe, non amuttina le genti né dà via le rocche ; anzi, con le schiere dei suoi inchiostri, col vero dipinto ne le sue insegne, acquista più gloria al principe che ella serve che gli uomini armati terre. Poi la mia penna paga altri

mais ses polémiques cyniques sont désormais érigées en système de vie et en sources de revenus. Il exploite sans vergogne les défauts de ses contemporains et les éléments les plus équivoques de la moralité publique de son temps. Cette position d'influence lui gagne une fortune certaine et des cadeaux somptueux comme la fameuse chaîne d'or offerte en 1533 par François 1<sup>er</sup> et qu'il porte fièrement dans ce portrait réalisé par Le Titien et offert au duc de Toscane, Cosme de Médicis<sup>13</sup> ; on peut également citer la pension impériale de deux cents écus d'or annuels que Charles Quint lui accorde en 1536 et qui provoque orgueilleusement chez François 1<sup>er</sup> l'immédiate surenchère d'une pension royale de quatre cents écus d'or. En échange, il met à leur service sa sagacité politique — amplement renforcée par les récents événements de Rome — et ses talents de propagandiste, au point que l'Arioste, saluant ses contemporains les plus illustres au terme de son *Roland furieux* n'oublie pas de citer :

... voici le fléau  
des princes, le divin Pierre Arétin<sup>14</sup>.

C'est dans la cité lagunaire qu'il travaille et publie désormais toute son œuvre ; c'est dans la cité lagunaire qu'il réside à l'exception de quelques rapides voyages nécessaires à sa carrière littéraire ou sur ordre de la Sérénissime république dont il est un ambassadeur extraordinaire.

De 1529 à 1551, il loue le palais de Domenico Bolani<sup>15</sup>, sur le Grand canal en face de la Pescheria de Rialto, où il prend visiblement beaucoup de plaisirs comme le prouve cette lettre du 27 octobre 1537 :

Il me semble, Monsieur, que je commettrais un péché d'ingratitude si je ne payais une partie de ma dette en louanges de la divine beauté du site où se trouve votre maison que j'habite pour le plus grand plaisir de ma vie. Elle est en effet placée en un lieu sans égal, c'est pourquoi je suis aussi intimidé à la louer qu'à vanter les mérites de l'empereur. Il est bien sûr que son architecte lui a donné sa plus belle façade sur le côté le plus noble du Grand canal qui est le patriarche des canaux quand Venise est la papesse des cités. Je peux dire en vérité que je jouis de la plus belle rue et de la plus plaisante vue du monde. Je ne me penche jamais à la fenêtre sans voir mille personnes et autant de gondoles à l'heure des marchands [...] ; regardez ces raisins dans les barges, ce gibier et cette venaison dans les boutiques, ces légumes sur le marché ! [...] Quel plaisir de voir les fournisseurs distribuer cette abondance de fruits et de légumes à leurs clients. Mais c'est une plaisanterie à côté du spectacle de vingt ou vingt-cinq bateaux à voile chargés de melons qui, ainsi serrés les uns contre les autres, forment une île pour la foule venue sentir et soupeser leur qualité. Je ne parle pas des femmes, belles et resplendissantes dans la soie, l'or et les bijoux, qui restent assises dans leurs gondoles pour éviter tout malentendu sur leur appareil. Mais je vous parlerai — et je me tords de rire — des cris, des sifflets et des jurons des gondoliers à l'adresse de celles dont les

---

d'onore e di biasimi in contanti. Io in una mattina, senza altre istorie, divulgo le lodi e i vituperi di coloro non ch'io adoro e odio, ma di quegli che meritano d'essere adorati e odiati ».

<sup>13</sup> Tableau conservé à Florence, Galerie palatine du palais Pitti. Pietro Aretino, *Lettere*, Vol. I, lib. I, lettera 316, p. 648. Au duc de Toscane, novembre 1545 : « In tanto eccovi lo stesso essemplio de la medesima sembianza mia dal di lui [Tiziano] proprio pennello impressa. Certo ella respira, batte i polsi e move lo spirito, nel modo ch'io mi faccio in la viva, e se più fussero stati gli scudi che glie ne ho conti, in vero i drappi sariano lucidi, morbido e rigidi come il da senno raso, il velluto ed il broccato ».

<sup>14</sup> Lodovico Ariosto, *Orlando furioso*, canto XLVI, § XIV : « ... , ecco il flagello / de' principi, il divin Pietro Aretino ».

<sup>15</sup> Christopher S. Cairns, « Domenico Bollani, a distinguished correspondent of Pietro Aretino. Some identifications », in *Renaissance News*, vol. 19 (1966), p. 193-205. G. Tassini, « Delle abitazioni in Venezia di Pietro Aretino », in *Archivio veneto*, XXXI (1886), p. 205-208. T. Caldecot Chubb, « La casa dell'Aretino a Venezia », in *Gazzetta di Venezia*, XIV, 7 dec. 1935.

serviteurs n'ont pas de bas écarlates. Et qui ne se serait pas pisser dessus en voyant, au plus fort de la froidure, se renverser une barque pleine d'Allemands sortis d'une taverne, comme nous l'avons vu, Giulio Camillo et moi ?<sup>16</sup>

Au bout de vingt-deux ans, ce palais semble en mauvais état<sup>17</sup> :

... je vous rends les clefs de cette maison que j'ai habitée pendant vingt-deux ans avec le soin dont j'aurais usé si elle avait été mienne, mais je ne peux rien contre le fait qu'il y pleut dedans de partout et qu'elle est en ruine de toute part. En effet, je ne peux remédier à son antiquité quand je ne peux soulager ma propre vieillesse. [...] De toutes les façons, je m'en vais demain —avec une double charge de loyer— vers un logement commode dans l'habitation que j'ai prise sur le quai du Charbon avec le sentiment d'être comme toujours votre serviteur et ami<sup>18</sup>.

et L'Arétin part pour une demeure plus digne de lui : le palais de Leonardo Dandolo, sur la *riva del Carbone*, dont la location (60 ducats par an) lui est offerte par le duc de Toscane et qu'il occupera jusqu'à sa mort en 1556.

### Les plaisirs de la plume et la plume des plaisirs

Son installation à Venise, cité des imprimeurs, permet à L'Arétin de mener une activité littéraire abondante avec la complicité de son ami Francesco Marcolini, un graveur qui s'est reconverti dans l'imprimerie. En 1533, il termine et publie le *Marescalco*<sup>19</sup> qui a déjà été joué pendant le carnaval de 1530 ; en avril 1534, la première partie de ses *Ragionamenti* c'est-à-dire le *Ragionamento della Nanna et dell'Antonia*<sup>20</sup> ; en juin 1534, *La passione di Gesù*<sup>21</sup> qui deviendra la première partie d'une œuvre religieuse plus vaste ; en août 1534, *La cortigiana*<sup>22</sup> qui paraît après de nombreux remaniements et, en novembre 1534, *I sette Salmi de la penitenzia di David*<sup>23</sup>.

Les *Ragionamenti* ou *Dialogues* sont généralement qualifiés de *dialogo puttanesco* : ce sont des textes volontairement obscènes qui parodient ces dialogues platonisants et pétrarquaisants très à la mode à cette époque, autour du thème de l'amour. Parmi les cibles de la dérision arétinienne, il y a certainement les *Asolani* ou *Asolains* de Pietro Bembo, même si L'Arétin a toujours gardé un grand respect pour son illustre voisin dont le palais se situe à l'angle de la *riva del Carbone* sur le Grand

<sup>16</sup> Pietro Aretino, *Lettere*, Vol. I, lib. I, lettera 79, p. 260-261. *A messer Domenico Bolani* (1513-1579), évêque de Brescia qui a participé aux travaux du concile de Trente.

<sup>17</sup> Une déclaration de *decima* de 1534 reconnaît que ce palais a besoin d'entretien. L'Arétin lui-même décrit l'escalier sombre par le terme de *scala bestiale* qui est, de nos jours plus connu comme *sottoportego Dolfin*. Citée par Juergen Schulz, « The Houses of Titian, Aretino, and Sansovino », in David Rosand (dir.), *Titian: his world and his legacy*, New York, Columbia University Press, 1982, p. 84.

<sup>18</sup> Pietro Aretino, *Lettere*, Vol. II, lib. VI, lettera 633, p. 988. *A messer Iacopo Bolani*. « ... io vi restituisco le chiavi di quella casa da me XXII anni abitata, con lo istesso riguardo che avrei usato se fusse suta la mia ; né mi s'alleggi niuna ragione, contra al pioverci per tutto, e l'esser da ciascuno parte in rovina, però che mal posso riparare all'antichità di lei, non potendo a la di me vecchiezza soccorre. [...] In tanto me ne vado, con doppia somma di fitto, a le stanze signorilmente commode, a l'abitazione che ho tolta in su la riva del Carbone, domani, con animo d'esservi quel servitore e amico che vi fui sempre ».

<sup>19</sup> Stampato in Vinegia, per M.B. de Vitali, 1533, 4°.

<sup>20</sup> Vinegia, ristampata per Fr. Marcolini, 1535. Il va user jusqu'à la corde cette veine commerciale en ajoutant la *Seconda parte dei Ragionamenti* qui paraît en 1536, puis les *Ragionamenti de le corti* en 1538 suivi de la *Terza parte dei Ragionamenti* en 1539 et, enfin, *Il dialogo delle Carte parlanti* en 1543.

<sup>21</sup> Vinegia, ristampata per F. Marcolini, 1535, 4°.

<sup>22</sup> [s.l.], per G. Ant. Di Nicolini da Sabio, 1534, 4° ; Vinegia, F. Marcolini, 1535.

<sup>23</sup> In Milano, Gio. Ant. da Castillione, 1535, 8°.

canal. Face à ces ouvrages évanescents qui proposent des codes de la vie amoureuse totalement dépourvus de réalisme, L'Arétin défend un usage concret, charnel et érotique —mais jamais pornographique— de l'amour profane. Dans la première partie ou dialogue de la Nanna avec Antonia, *à Rome, sous un figuier, composé par le divin Arétin par caprice, pour la gouverne des trois états des femmes* l'auteur nous présente une entremetteuse, la Nanna, qui dialogue avec Antonia, une prostituée sur le retour. Le cœur du problème est de « caser » sa fille, la Pippa, qui a déjà seize ans. Les trois possibilités qui s'offrent à elle ou les trois états de la femme peuvent être définies ainsi :

- Fais-en une religieuse ; sans compter que tu économiseras les trois quarts de la dot, tu ajouteras une sainte au calendrier.
- Marie-la, de toute façon, tu es si riche que tu ne t'apercevras pas de ce qu'il t'en coûtera.
- En la faisant courtisane —le monde étant pourri— tu risques d'en faire d'emblée une dame ; et avec ce que tu gagnes et ce qu'elle gagnera, elle deviendra vite une reine.

et la vieille Antonia apporte la conclusion des dialogues :

Mon avis est que tu fasses de ta Pippa une putain : parce que la nonne trahit ses vœux, et la femme mariée assassine le sacrement du mariage, mais la putain ne trompe ni monastère ni mari : bien plus, elle fait comme le soldat, payé pour faire du mal mais qui n'est toutefois pas considéré comme un malfaiteur. Sa boutique vend ce qu'elle a à vendre. [...] En outre, c'est beau d'être appelée *Signora* jusque par les seigneurs, de toujours manger et s'habiller comme une dame, d'être continuellement à la fête et à la noce, comme toi<sup>24</sup>.

Dans la seconde partie ou dialogue de la Nanna avec la Pippa, la même Nanna prodigue ses conseils à la jeune fille pour en faire une prostituée accomplie dans l'*arte puttanescas*.

Le critique Paul Larivaille voit également dans ses *Ragionamenti* la participation de L'Arétin à un courant plus large qui sévit alors à Venise. En effet, dans les années 30 du XVI<sup>e</sup> siècle, Venise voit fleurir toute une production pornographique —alors anonyme— à l'initiative de jeunes patriciens qui *jettent leur gourme en attendant de partager la gestion des affaires austères de la République*<sup>25</sup> ; c'est l'époque où paraît *La putana errante overo dialogo di Madalena e Giulia* (1530) faussement attribuée à L'Arétin, le *Libro del perché* du médecin Girolamo Manfredi ou *La cazzaria* (1530) de Antonio Vignali, le *Trente-et-un de la Zaffetta* (1531) du futur sénateur Lorenzo Venier [ce trente-et-un est une figure imposée dans certains bordels vénitiens où une femme subit les assauts de 31 hommes et Venier raconte comment Angela Zaffetta a enduré cette expérience à Chioggia], les *Dubbi amorosi con le risoluzioni* attribués à L'Arétin qui parodient les « cas » des manuels de confesseurs<sup>26</sup>, la *Tariffa de le puttane di Venezia* (1535) de Antonio Cavallino qui est un vrai guide des amours tarifées à Venise, la *Notomia d'amore* (1536) de Gian Antonio Albicante et le *Piacevole ragionamento dello Zoppino fatto frate, Lodovico puttaniere, dove contenesi la vita e la genealogia di tutte le cortigiane di Roma* (1539).

<sup>24</sup> L'Arétin, *Ragionamenti*, Paul Larivaille (éd.), Paris, Les belles lettres, 1998, p. 191-192.

<sup>25</sup> Paul Larivaille, *Introduction*, in L'Arétin, *Ragionamenti*, Paris, Les belles lettres, 1998, p. XXIII.

<sup>26</sup> Par exemple le *dubbio IV* évoque le sacristain des jésuites qui s'est rafraîchi les parties extérieures dans de l'eau bénite et demande si c'est un acte méritoire ou une profanation ; ou bien, le *dubbio V* demande si une nonne qui pratique une fellation doit confesser un péché de gourmandise ou de luxure ?

La belle fécondité de l'année 1534 semble avoir asséchée l'inspiration de L'Arétin qui relance toutefois sa carrière littéraire en s'inventant un nouveau talent, celui d'épistolier. Parmi ses brouillons de lettres déjà envoyées ou en rédigeant des pseudo-lettres, il constitue des recueils qui connaissent un immense succès de librairie. Dans la ligne des lettres familières de Cicéron ou de Pétrarque, il publie en décembre 1537 le premier livre de ses *Lettere*<sup>27</sup> qui connaît immédiatement de nombreuses rééditions en janvier, juin, août et septembre 1538, et en août 1542 avec le second livre<sup>28</sup>. Le troisième livre paraît en 1546<sup>29</sup>, le quatrième en 1550<sup>30</sup> en même temps que le cinquième<sup>31</sup>, et le sixième est publié posthume en 1557<sup>32</sup>, juste avant la mise à l'*Index* de toute l'œuvre de L'Arétin. Quant aux lettres dont il est le destinataire, il les publie en 1551-52<sup>33</sup>.

L'Arétin n'est certainement le premier à faire paraître ses correspondances puisque les humanistes du XVe siècle ont déjà banalisé ce phénomène ; toutefois, il apporte sa pierre à l'édifice avec un style simple et direct, avec des structures claires, avec des phrases brèves, des anecdotes, des citations classiques qui composent un discours coloré, très éloigné de la rhétorique pédante des lettrés. Le modèle reste Cicéron —dont l'œuvre complète vient d'être rééditée à Venise par Paolo Manuzio, en 1540-1541— qui définissait la lettre comme *amicorum conloquium absentium*<sup>34</sup> et qui définissait le style épistolaire *quod in buccam venerit, scribito*<sup>35</sup>. L'originalité de L'Arétin réside dans le fait qu'il sait monnayer son art épistolaire en mettant la pression sur tous les notables d'Italie et d'Europe qui payent son silence ou sa discrétion.

L'activité littéraire et théâtrale de L'Arétin se poursuit par la publication de trois comédies, *L'Hipocrito*<sup>36</sup> et *La Talanta*<sup>37</sup> en 1542 et le *Filosofo*<sup>38</sup> en 1546, et d'une tragédie, l'*Horazia*<sup>39</sup>, qui entrent plus dans les canons traditionnels. Toutefois, il continue d'engager sa plume et son esprit caustique dans la rédaction polémique de libelles, sonnets et madrigaux de circonstance, pasquinades aux dépens du pape Paul III ; mais cette production des années 40 marque un certain ralentissement de sa verve car le monde autour de lui est en train de changer. Depuis 1543, le concile de Trente est enfin

---

<sup>27</sup> *Le lettere di messer Pietro Aretino*, in Vinegia, per Francesco Marcolini, 1537, 8°.

<sup>28</sup> *Il secondo libro de le lettere di m. Pietro Aretino*. Al sacrissimo Re d'Inghilterra, in Vinetia, per Francesco Marcolini da Forlì, 1542, 8°.

<sup>29</sup> *Il terzo libro de le lettere di messer Pietro Aretino*. Al Magnanimo Signor Cosimo dei Medici, principe di buona voluntade, in Vinegia, appresso Gabriel Giolito de' Ferrari, 1546, 8°.

<sup>30</sup> Dans les plus grandes bibliothèques européennes, ce quatrième volume n'est jamais conservé. Il est connu par l'édition suivante, in Parigi, appresso Matio il Maestro, 1608, 8°.

<sup>31</sup> *Il quinto libro de le lettere di messer Pietro Aretino per divina gratia huomo libero*. Alla bontà somma del magnanimo signore Baldovino de Monte, in Vinegia, per Comin da Trino di Monferrato, 1550, 8°.

<sup>32</sup> *Il sesto libro de le lettere di messer Pietro Aretino*, in Venetia, Giolito de' Ferrari, 1557, 8°.

<sup>33</sup> *Lettere scritte al signor Pietro Aretino da molti signori, comunità, donne di valore, poeti & altri eccellentissimi spiriti, divise in due libri*, in Venetia, per Francesco Marcolini, 1551-1552, 8°.

<sup>34</sup> M. T. Cicéron, *Philippica* in M. Antonium, 2, 4, 7.

<sup>35</sup> M. T. Cicéron, *Ad Atticum*, I, 12, 4.

<sup>36</sup> Vinetia, per Fr. Marcolini, 1542, 8°.

<sup>37</sup> [Vinetia], per Fr. Marcolini, 1542, 12°.

<sup>38</sup> Vinegia, per G. Giolito de Ferrari, 1546.

<sup>39</sup> Vinegia, per G. Giolito de' Ferrari, 1546.

réuni et, désormais, l'heure n'est plus à la proclamation de la vérité à tout prix ; son œuvre évolue et il publie des œuvres religieuses, presque dévotes, ouvertement catholiques avec la *Vita di Maria Vergine*<sup>40</sup>, la *Vita di Caterina vergine e martire*<sup>41</sup> (peut-être un hommage à la mère de ses filles) et la *Vita di S. Tommaso beato*<sup>42</sup>.

## Les plaisirs privés

### Les plaisirs de la table

Dans ses deux magnifiques demeures vénitiennes et grâce à l'argent qu'il gagne à la *sueur de l'encrier*<sup>43</sup>, L'Arétin mène une vie opulente en donnant de grands banquets ou en organisant des soupers fins avec ses amis, les peintres Le Titien et Le Tintoret ou l'historien Francesco Sansovino ou encore le cardinal-poète Pietro Bembo, le plus souvent en galante compagnie :

Une paire de faisans et je ne sais quoi d'autre t'attendent pour dîner, en compagnie de la Dame Angiola Zaffetta et de moi. Viens et prenons du bon temps inlassablement pour empêcher la vieillesse, espionne de la mort, de rapporter que nous sommes vieux. Masquons-la pour qu'elle ne s'aperçoive pas tout de suite du poids des années qui reverdissent quand les vieux savent vivre avec du plaisir<sup>44</sup>.

A moins que les invités ne viennent accompagnés :

Dites donc à votre amie [la Franceschiglia] de venir chez moi ; par amitié pour vous, je la vois volontiers<sup>45</sup>

En fait, L'Arétin déteste manger seul :

... manger seul c'est de la voracité de loups / mangiare senza compagnia è una golosità da lupi

et il est amateur de salades, jusqu'à la gourmandise voire l'avidité ; sa lettre à Girolamo Sarra en porte témoignage intéressant :

Je ne sais quel pédant lettré, regardant de travers une salade que vous m'aviez envoyée, se mit à célébrer la laitue et l'endive, totalement insipides. En effet, une poignée de ces salades mélangées avec un peu de radis noir et d'herbe à chat<sup>46</sup> vaut mieux que toutes les laitues et endives du monde. Je ne comprends pas que les poètes ne se risquent pas à chanter les vertus de la salade ! Et l'on fait injure aux moines et moniales qui dérobent des heures à leurs prières pour les semer puis les arroser et les soigner, comme des nourrices. Je suis convaincu que leur inventeur est un Florentin ; c'est impossible autrement car dresser une table, la décorer de rose, rincer les verres, mettre des prunes dans les sauces, farcir des foies, faire du boudin et servir des fruits en fin de repas, tout cela

<sup>40</sup> In Venetia, Marcolini da Forlì, 1539, 8°.

<sup>41</sup> [Di venetia, il xxv di novembre MCXXXX].

<sup>42</sup> Venetia, per G. De Farri e i frategli, 1543, 8°.

<sup>43</sup> « Col sudore degli inchiostri ».

<sup>44</sup> Billet envoyé en décembre 1547 au Titien : « Un paio di fagiani e non so che altro vi aspettano a cena, insieme con la signora Angiola Zaffetta e io. Sì che venite, acio che dandoci continuamente ispasso, la vecchiaia, spia e la morte, non gli raporti mai che noi siamo vecchi, imperichè trasformandola tutti due con la mascara de la gioventù, non è per sì presto accorgersi del carico nostro de gli anni, i quali di maturi tornano acerbi quando gli atempati gli vanno vivendo piacevolmente. Venite via adunque, e se lo Anichino [i.e. Luigi Anichini, graveur ferrarais] vi vol far compagnia, mi sarà caro carissimo ». Pietro Aretino, *Lettere*, Vol. II, lib. VI, lettera 461, p. 779.

<sup>45</sup> Billet envoyé à Antonio degli Albizi en décembre 1547 : « Dite pur che venga l'amica vostra [la Franceschiglia] da me, da che io per amore vostro sì volentieri la veggio ... ». Pietro Aretino, *Lettere*, Vol. VI, lib. V, lettera 458, p. 778.

<sup>46</sup> La *nepeta cataria* ou « herbe à chat » porte des fleurs en épis de couleur blanc maculé de rouge, elles dégagent une agréable odeur de menthe, de juin à septembre.

vient des Florentins. Leurs petites cervelles, goulues et diligentes, ont compris avec subtile clairvoyance que la cuisine donne faim à qui n'en a pas. Pour finir, disons que mon dégoût de la citronnelle est prompt à faire des concessions, c'est pourquoi, demain verra le début de ma rentrée en grâces auprès des produits de votre potager ; et avertissez la rue des morts<sup>47</sup> que, bien qu'amateur de salades pleines d'huile et de vinaigre à fendre les pierres, je me révolterai contre elle si vous m'obligez à la sentir<sup>48</sup>.

La gourmandise de L'Arétin s'exprime aussi pour les olives<sup>49</sup>, pour les poires<sup>50</sup> et pour le bon vin dont il vante les mérites dans une lettre au Tintoret :

Le vin bu avec modération multiplie les forces, vivifie le sang, colore le visage, donne de l'appétit, fortifie les nerfs, éclaircit la vue et restaure l'estomac<sup>51</sup>.

Rien d'étonnant à ce que la mort de L'Arétin survienne, le mercredi 21 octobre 1556, au cours d'un banquet où il est frappé d'une *cannonata d'apoplexia* pour reprendre les termes de l'ambassadeur florentin au duc Cosimo ! Une autre légende raconte qu'au cours de ce même banquet, il se serait étranglé d'un éclat de rire.

#### Plaisir d'aimer

L'Arétin apparaît comme une manière de chef de famille entouré de nombreuses personnes qu'il protège et entretient avec un sens profond de l'hospitalité. Dans cette « académie » —c'est le nom donné par ces ennemis à cette petite communauté courtisane qui gravite autour de L'Arétin—, on compte des personnages très divers qui passent, vont et viennent. On peut citer des hommes qui appartiennent au monde des lettres comme le libraire Nicolò Franco (1515-1570) qui a été son secrétaire de 1536 à 1538 et l'éditeur et traducteur florentin Anton Francesco Doni (1513-1574) qu'il protège de 1547 à 1554 mais qui finiront par se brouiller sérieusement avec leur hôte au point de contribuer littérairement à la « mauvaise réputation » de leur ex-ami. L'Arétin accueille également de jeunes protégés (« creati ») comme le jeune poète lucquois, Leonardo Parnagioni, qui aurait été un de ses amants jusqu'en 1535, ou Giovanni Alessandrini, son copiste et neveu du Titien, ou encore Polo Bartolini auquel il ouvre sa maison, en 1537, en compagnie de sa jeune épouse, Perina Riccia, dont L'Arétin tombe furieusement amoureux.

Sa maison est également « plein de femmes » qui remplissent des fonctions variées et changeantes de servantes et/ou de maîtresses, de filles et de compagne. Ainsi la toute jeune Perina Riccia qu'il embauche avec son mari, Polo Bartolini, en 1537 (elle a 14 ans à peine) et dont il tombe éperdument amoureux :

<sup>47</sup> La *rue des morts* ou *ruta graveolens* ou *rue fétide* est réputée depuis la nuit des temps pour sa forte odeur et ses vertus abordites. Elle est utilisée pour soigner les douleurs musculaires et la fatigue oculaire.

<sup>48</sup> Pietro Aretino, *Lettere*, Vol. I, lib. I, lettera 82, p. 267-268.

<sup>49</sup> Lettre à Maddalena Bartolini (la mère de Polo, époux de Perina Riccia) : « ...se le olive che m'avete mandato fossero di minore bontà... io vi giuro che non ne ho mai mangiato né di più buone, né di più belle ».

<sup>50</sup> Lettre à Gianfrancesco Pocopanno, de Brescia, qui lui avait envoyé un sonnet accompagné de poires, auquel il répond : « I frutti del vostro ingegno e del vostro orto mi sono stati soavi, cibo all'intelletto e al gusto, che altro tale non ho provato fin qui... ».

<sup>51</sup> Lettre au Tintoret : « Il vino temperatamente bevuto, moltiplica le forze, cresce il sangue, colorisce la faccia, desta l'appetito, fortifica i nervi, rischiara la vista, ristora lo stomaco ».

Je perds des heures entières à la regarder quand elle coud, lit, brode et quand elle arrange ses vêtements avec un raffinement qu'elle porte en elle depuis le berceau ; et je pourrais jurer que je n'ai jamais vu de manières semblables à celles de sa noblesse naturelle<sup>52</sup>

et dont il supporte tous les caprices et la fugue en 1538 avec un jeune amant ; avant de la reprendre à son service quand elle est malade, atteinte de tuberculose, et qu'il la soigne jusqu'à sa mort en septembre 1545<sup>53</sup>.

Cette même année 1537, L'Arétin découvre les joies de la paternité avec la naissance de sa première fille, baptisée Adria en hommage à Venise. La mère de l'enfant est Caterina Sandelli, *massara* c'est-à-dire gouvernante et maîtresse de L'Arétin depuis 1532 alors que son mari, Bortolo, est un serviteur. En 1547, elle lui donnera une seconde fille baptisée Austria, en hommage à Charles Quint. L'Arétin a amoureusement soigné l'éducation de ses filles puisque Adria a été mariée avec un riche marchand originaire de Bergame, Diotallevi Rota<sup>54</sup>, qui habite Urbino. Quant à Austria, elle est restée auprès de son père jusqu'à la mort de celui-ci, malgré la dot assurée par l'empereur<sup>55</sup>.

QuickTime™ et un  
décompresseur TIFF (non compressé)  
sont requis pour visionner cette image.

On peut évoquer certains noms qui figurent au détour d'une lettre comme cette Laura « dont je suis tombé amoureux pour faire compagnie au généreux amour de Jean de Médicis » écrit-il à la Dame Girolama Fontanella<sup>56</sup>. Il faut également nommer Lucietta (momentanément renvoyée pour avoir brisé des verres) ou Madalena, ou Virginia, ou Caterinatta et Giovanna, deux jeunes filles qu'il a recueillies et élevées ; toutes ont été bien mariées et revendiquent le titre de « arétines » en souvenir de leur passage chez lui et à son service<sup>57</sup>.

Ensuite, ... et peut-être enfin, ... il faut citer les courtisanes de plus ou moins haut vol comme la Viena ou Angela Sarra —surnommé professionnellement *La sirène*— dont le mari est un ami de

<sup>52</sup> Lettre à Francesco Zicotto du 15 septembre 1537 : « io vado perdendo i giorni miei nel considerare, mentre cuscio, legge, ricamo e quando asseta a sé le robbe proprie, a la maniera de la politezza che ella si ha portata da la culla ; a potrei giurare di non aver mai veduti costumi simili a quegli che tuttavia escano da la sua gentil natura ». Pietro Aretino, *Lettere*, Vol. I, lib. I, lettera 70, p. 242-243.

<sup>53</sup> Il écrit plusieurs lettres pour annoncer cette mort et pour clamer sa douleur ; Lib. III, lettre à Gian Tommaso Bruno, p.678 ; Lib. III, lettre 293 à madonna Fiordiligi D... , p. 618 ; Lib. III, lettre 294 à madonna Marietta Riccia, p. 619.

<sup>54</sup> Evoquant son gendre dans une lettre au duc Cosme de Toscane, L'Arétin écrit : « ... di XXIX anni è il giovane nasciuto in Urbino, che per esser del sangue di Bergamo ... andrà crescendo i cinque mila scudi, ch'egli ha di case e poderi, con i mille ducati di dote in contanti. »

Cette dot d'Adria a été constituée par le duc et le cardinal de Ravenne.

<sup>55</sup> Lettre au Titien du mois d'avril 1548 : « Tutto il peso del maritare Austria mi si è levato dal petto ne lo intendere l'essere usciti di bocca de lo Imperadore che al tempo le darà Sua Maestà la dote ». Pietro Aretino, *Lettere*, vol. II, lib. IV, lettera 498, p. 819.

<sup>56</sup> Lettre à Girolama Fontanella, vol. I, Lib. I, lettre 137, p. 382

<sup>57</sup> Lettre à Iunio Petreo de mai 1545 : « Il *rio dell'Aretino* è battezzato quel che bagna un dei lati de la casa ch'io abito sul Gran Canale. E per più crepaggine dei pedagoghi, oltre il dirsi lo *stile aretino*, tre mie cameriere e massare, da me partite, e signore diventate, si fanno chiamare *l'Aretine* ». Pietro Aretino, *Lettere*, Vol. I, lib. III, lettera 266, p. 588.



L'Arétin et qui a beaucoup fréquenté sa maison au point d'inspirer les *Stanze in loda de la Sirena* (1537) et ce merveilleux billet de digestion :

O Sarra, plus belle que la lune et plus rayonnante que le soleil : plus belle qu'elle car tu fais de la nuit un jour et plus rayonnante que lui car il ne reparaît que le jour alors que tu resplendis jour et nuit. Je te salue et te remercie de la faveur que tu m'as accordée en venant honorer de ta présence ce dîner auquel j'ai eu la bonne idée de t'inviter. Tes regards graves et dignes de Vénus surpassèrent la saveur et le goût de tous les plats servis. Je viendrai demain chez toi tirant de cette visite plus de douceur que tu n'en puiseras de ce massépain doré que je t'envoie<sup>58</sup>.

Et il ne faut pas oublier la très célèbre Veronica Gambara (1485-1550), poétesse et grande prêtresse des amours tarifées à Venise, avec laquelle il échange des lettres et des sonnets.

### Les plaisirs de la religion

Sur la fin de sa vie, L'Arétin publie un certain nombre d'ouvrages à sujets religieux qui répondent à son goût du récit et de la narration et qui satisfont aussi à ses besoins économiques car ils connaissent un succès éditorial énorme, jusqu'en 1557 quand ils sont inscrits à l'*Index* et tombent dans l'oubli. Il a certainement saisi l'air du temps et compris la rentabilité pécuniaire de l'enjeu religieux dans cette période de crise morale et spirituelle ; il a su saisir l'opportunité d'apporter à des hommes et des femmes cultivés —mais non initiés aux subtilités théologiques— des éléments de compréhension de la crise religieuse. Ainsi, ses *Sette Salmi de la penitenzia di David* publié en novembre 1534, se veulent un commentaire et une paraphrase —souvent compliquée et grandiloquente car il n'est pas théologien mais poète— des psaumes pénitentiels de la Bible. Ensuite, L'Arétin fait paraître l'*Humanità di Cristo* en 1535 ; il s'agit d'une manière de « cinquième évangile » parfaitement orthodoxe qui raconte en prose et en saynètes la vie du Christ mais en évitant tous les points théologiquement complexes : le style y est vif, imagé et d'une grande vigueur artistique. A titre d'exemple, il explique la fécondation de la Vierge Marie par l'Esprit-Saint en la comparant à la fécondation de la terre par les rayons du soleil et il raconte comment la parole, le Verbe, descend dans le corps virginal *en le parcourant petit à petit, touche légèrement les sens, se répand par les os et remplit d'elle-même les voies secrètes*<sup>59</sup>. Avec *Il Genesi*, en 1538, il revient sur un sujet biblique et essaye de paraphraser le premier livre de l'Ancien Testament en insistant sur les vastes fresques narratives qui sont le point de départ de récits plus ou moins visionnaires. En 1539, 1540 et 1543, L'Arétin propose respectivement la *Vita di Maria Vergine* (illustrée par Francesco Salviati), la *Vita di Caterina vergine e martire* (illustrée par Giorgio Vasari) et la *Vita di s. Tommaso beato*. Ce sont des œuvres de dévotion anti-luthérienne, nettement contre-réformistes, qui se veulent des ouvrages de

<sup>58</sup> Lettre à Angela Sarra du mois d'avril 1548, Lib. IV, Lettre 497, p. 818: « O Sarra, più che la luna bella e più che il sole cortese, assai più bella di lei perché de la notte fate giorno, e molto più cortese di lui però che egli solo il giorno risplende e voi il giorno e la notte isplendete. Io vi saluto non meno ch'io vi ringrazij del favore fattomi con il degnarvi di venire a onorare la cena a la quale la buona sorte mi spirò a invitarvi, dove un de i vostri gravi sguardi e venerei, avanzarono il sapore e il gusto di quante vivande ci furono. Verrò domani da voi, ritraendo altra dolcezza nel visitarvi, che non farà la Signoria vostra del aureo marzapane ch'io vi mando ».

<sup>59</sup> Pietro Aretino, *Trois livres de l'humanité de Jésus-Christ*, traduction de Elsa Kammerer, Paris, ENS-éditions, 2004, p.19.

divulgarion indépendants des débats théologiques et capables de diffuser une connaissance libre et directe du fait religieux et des textes, sans la marque trop guindée de l'Eglise. Dans la publication de ses ouvrages religieux, L'Arétin fait preuve de la même démarche que dans ses publications quasi-pornographiques : il veut encourager la liberté de penser de ses lecteurs, il veut mettre à disposition de quiconque peut/veut les acheter les textes, leurs commentaires et leurs explications qui fondent le monde religieux et qu'il ne veut plus réserver à l'élite ecclésiastique -même si les nombreuses références classiques (surtout à Virgile) demande un lectorat lettré. Il entend mettre en place une forme dévotionnelle qui parle aux sens avec la simplicité du quotidien et la pureté presque naïve des images : par exemple, il représente un Christ ressuscité qui mange avec appétit un morceau de poisson et du miel. La foi est donnée à voir, à goûter, à entendre et à sentir : d'ailleurs, le titre de son ouvrage met l'accent sur l'*humanité* du Christ c'est-à-dire sur son caractère charnel, sur son aspect sensitif et paradoxal. Certes, l'importance des sens dans la pratique religieuse est alors largement répandue dans la société chrétienne ; toutefois, alors que les *Exercices spirituels* d'Ignace de Loyola cherchent à dépasser les sens et les sensations, L'Arétin utilise ce plaisir des sens comme moyen pour atteindre le plaisir de la religion.

A aucun moment, L'Arétin ne doute de la valeur de sa démarche et il en espère même l'obtention de la calotte cardinalice des mains de Jules III, lors de son voyage à Rome en 1553, en compagnie du duc d'Urbin. En vain.

## Conclusion

Nous pourrions conclure en citant la *Postface* de Guy de Maupassant aux *Sonnets luxurieux*, traduits, annotés et publiés par Guillaume Apollinaire :

Pour les gens qui ne savent pas grand-chose, l'Arétin est une espèce de marquis italien qui a rédigé, en trente-deux articles, le code de la luxure. On prononce son nom tout bas ; on dit : Vous savez, le *Traité de l'Arétin*... Et on s' imagine que ce fameux traité traîne sur les cheminées des maisons de débauche, qu'il est consulté par les vicieux comme le code Napoléon par les magistrats et qu'il révèle de ces choses abominables qui font juger à huis clos certains procès de mœurs.

Détrompons quelques-uns de ces naïfs. Pierre l'Arétin fut tout simplement un journaliste italien du XVI<sup>e</sup> siècle, un admirable sceptique, un prodigieux contempteur de rois, le plus surprenant des aventuriers qui sut jouer, en maître artiste, de toutes les faiblesses, de tous les vices, de tous les ridicules de l'humanité, un parvenu de génie doué de toutes les qualités natives qui permettent à un être de faire son chemin par tous les moyens et d'être redouté, loué et respecté à l'égal d'un Dieu, malgré les audaces les plus éhontées. Ce compatriote de Machiavel et des Borgia semble être le type vivant de Panurge qui réunit en lui toutes les bassesses et toutes les ruses, mais qui possède à un tel point l'art d'utiliser ces défauts répugnants qu'il impose le respect et commande l'admiration<sup>60</sup>.

---

<sup>60</sup> Réédition récente, Soisy-sur-Seine, Edinter, 2002, 74 p.